

Le Point

CULTURE



PREMIER ROMAN

Au nom du père, du fils, et de la littérature

« Sukkwan Island », de David Vann, le grand roman américain qu'on attendait.

PAR MARINE DE TILLY

Déniché par hasard par un journaliste du *New York Times* qui lui consacre une tribune dithyrambique et le range d'emblée dans les meilleurs livres de l'année (alors qu'il n'avait été tiré qu'à 800 exemplaires par un petit éditeur du Massachusetts), immédiatement placé dans le camp des Cormac McCarthy (pour la confrontation père-fils de « La route ») ou Jon Krakauer (pour les descriptions à couper le souffle d'« Into the Wild »), classé devant Philip Roth et John Irving dès sa sortie en Angleterre, « Sukkwan Island » s'est imposé au monde avec une telle autorité que ça ne peut pas être dû au hasard. Surtout quand il est signé par une main inconnue, en l'occurrence celle d'un explorateur nommé David Vann, qui a parcouru plus de 40 000 milles sur les océans, traversé les Etats-Unis en char à voile, et qui est né en 1966 sur l'île Adak, en Alaska. Pas de hasard, non, mais bel et bien un premier roman incroyable de puissance et de maîtrise, à l'écriture éblouissante, au suspense terrible, mettant en scène le huis clos obsédant et toxique d'un père (Jim) et de son fils de 13 ans (Roy) dans une cabane perdue sur une île au large de l'Alaska, Sukkwan Island. Antihéros magnifique, mauvais père, mauvais mari, mauvais coucheur, Jim, écrit Vann, « ne ressemblait plus du tout à un père,

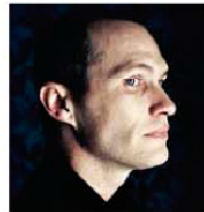
il ressemblait à un autre homme, un homme qui n'aurait pas grand-chose ». Que ce pauvre type au carrefour d'une vie ratée décide de jouer les Robinson sur une île glaciale est compréhensible, mais pourquoi imposer à son fils, dont il ne s'est jamais soucié, cette épreuve expiatoire aux limites de la survie ? Dès les premières pages, la tragédie se devine : mieux, on la respire, on l'espère. Elle sera implacable.

Dans des paysages d'apocalypse – « la pluie dense et le monde qu'elle emprisonnait étaient tout ce qu'ils connaîtraient » – les deux « presque hommes » deviennent des fantômes, mélangent les rôles. Quand l'adulte pleure chaque nuit, sanglote, se lamente – « Au matin, Roy se rappelait les pleurs de son père. Par une sorte d'accord tacite pour lequel il n'avait pas été consulté, il était censé les entendre, la nuit,

puis, le jour venu, non seulement les oublier mais faire en sorte qu'ils n'aient jamais eu lieu », l'adolescent, digne, trop mûr, tente de maintenir hors de l'eau « ce tout petit bébé doré recroquevillé sur lui-même à l'intérieur d'un corps d'adulte ». Sur cette sourde déconstruction de la relation père-fils,

Vann (qui vit son père se suicider alors qu'il était adolescent) ne nous épargne rien. Et plus les sentiments sont complexes, plus il discipline sa langue dans un classicisme qui exclut tout excès. Des lignes nues, obsédées de simplicité qui contrastent avec la nébuleuse psychologique du père et les ténèbres du décor. Comme Hemingway, qui voulait « écrire comme Cézanne peint », David Vann invente des phrases vraies, et à ce petit jeu encore il côtoie l'excellence ■

« Sukkwan Island », de David Vann. Traduit de l'américain par Laura Derajinski (Ed. Gallmeister, 192 p., 21,70 €).



De fils à fils
« Il [Jim] sut alors que Roy l'avait aimé et que cela aurait dû lui suffire. Il n'avait simplement rien compris à temps », écrit David Vann pour achever son roman. Et l'écrivain franco-chilien Bernardo Toro de lui répondre : « Une malédiction veut qu'entre un père et un fils les choses arrivent toujours à contretemps. » Dans le sensible roman de Toro, Manuel est à la fois le fils et le père. Il brise l'horizontalité originelle de la relation père-fils, car « entre eux il n'a jamais été question de père, ils se parlent de fils à fils ». « De fils à fils », de Bernardo Toro (Stock, 248 p., 18,50 €).

Robinson. Huis clos entre un père et son fils sur une île au large de l'Alaska.